

L'ARCHE *Editeur*

Friderike ROTH

Pièce pour piano

Traduit par
Christophe JOUANLANNE

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

Pièce pour Piano
de Friederike Roth

Traduction de Christophe Jouanlanne

Pour les droits de représentation en langue
française s' adresser à L'Arche Editeur
86, Rue Bonaparte
75006 Paris
Tel: 01 46 26 60 72
Fax: 01 46 33 56 40

L'ARCHE *Editeur*

TOUS DROITS RESERVES, POUR TOUT OU PARTIE DE L'OEUVRE, EN PARTICULIER
LES DROITS DE REPRESENTATION PAR DES COMPAGNIES PROFESSIONNELLES OU
D'AMATEURS, LES DROITS DE LECTURE EN PUBLIC, DE CINEMA ET VIDEO, DE
TRANSMISSION PAR LA RADIO, LA TELEVISION OU TOUT AUTRE MOYEN
LES DROITS DE REPRESENTATION SONT GERES PAR :

L'ARCHE EDEITEUR
86, rue BONAPARTE
75006 PARIS

Tel. (1) 43 26 60 72 Fax. (1) 46 33 56 40

LES MANUSCRITS SONT DISPONIBLES A LA MEME ADRESSE

Friederike ROTH

Pièce pour piano

~~Jeux de piano~~

(Klavierspiele)

PERSONNAGES

ELLE

LUI

ERWIN

PREMIERE FEMME D'UN CERTAIN AGE

DEUXIEME FEMME D'UN CERTAIN AGE

TROISIEME FEMME D'UN CERTAIN AGE

SERVEURS

L'AMIE

PREMIER ACHETEUR

DEUXIEME ACHETEUR

REPRESENTANT EN ASSURANCES

TROIS HOMMES

La scène : champs de blé parsemés de coquelicots, un soleil,
quelques tables de café, un lit, un piano, une petite table
ancienne avec deux chaises ou ^{des} choses du même genre, tout cela
simultanément sur la scène.

I

1

(à travers le blé)

Champs en plein été. Elle et Lui dans ces chemins de campagne
qui vous donnent comme un sentiment de s'abîmer dans la nature.
De tristesse rageuse, Elle fait sans cesse claquer des pétales
de coquelicots sur le dos de sa main. Il essaie de manière
absolument touchante de donner l'impression qu'il est mal en
point.

ELLE : Le vert et l'or me font l'effet de quelque chose de
 tout à fait sérieux maintenant.

LUI : Arrête.

ELLE : Que veut-on que je fasse contre la nature. Tout au fond,
 le paysage devient quelquefois bleu. Mais c'est loin.

LUI : Le sentiment de la nature t'envahit et il y a des sou-
 venirs qui me rendent malade.

ELLE : Je meurs de rire. Tu vas te tuer. L'enfance des flûtes
 de roseau s'est envolée depuis longtemps, mon cher, et
 beaucoup d'eau a passé sous les ponts depuis. Entretemps
 tu es devenu un type propre et net. Qui ne se rendra
 absolument jamais malade.

LUI : Arrête.

ELLE : Les ^{am}feuilles, les maisons et la vie médiocre, en fin

de compte, je ne ^{les} l'ai pas inventée^s -

Ils voulaient tous un jour voler vers le soleil. Et puis ils ont remarqué que c'est le même soleil qui fait pousser les haricots dans leurs potagers d'agrément..

Elle jette des pierres derrière elle par dessus sa tête.

Viens, allons voir les gens.

Elle lui prend le bras en singeant la bonne camarade et le force à revenir d'un bras plein d'entrain.

2

Là se trouvent quelques tables de café. Les serveurs sont assis à l'une d'elle, plient en triangle des serviettes en papier - les empilent - tout en regardant la clientèle. Ils s'assoient tous deux près de la "table d'hôte", commandent des eaux-de-vie, puis restent silencieux. A la table d'hôte, un homme d'un certain âge - Erwin - se réjouit bruyamment et grossièrement avec trois femmes d'un certain âge. Celles-ci pressent ostensiblement de manière tout à fait éhontée leurs poitrines^s corsetées contre ses coudes. Les femmes ont toutes les trois gardé un fantôme de vitalité révolue. A la deuxième femme, qui tamponne avec une minutieuse attention sa poitrine dressée par le corset pour enlever des taches de vin réelles ou imaginaires.

ERWIN : Je rentre à la maison avec toi, maintenant.

PREMIERE FEMME D'UN CERTAIN AGE : Enlève-le toi de la tête.

DEUXIEME FEMME D'UN CERTAIN AGE : Comment ça. Parce que tu le veux ?

PREMIERE FEMME (d'une voix perçante) : Moi ? J'ai des enfants d'âge adulte et un petit-fils en route. J'ai pas besoin d'un homme.

TROISIEME FEMME (pleine d'une douceur obstinément souriante)
Santé, Erwin.

ERWIN : Avoir rongé quarante ans le même os.

DEUXIEME FEMME : Alors t'as qu'à me ronger moi maintenant.

ERWIN (s'adressant à ^{E)} elle soudainement et sans explication)

Voyez-vous, mademoiselle. Quand elles ont dépassé la ménopause, les femmes, ça fait le plein usage.

TROISIEME FEMME : Santé, Erwin.

DEUXIEME FEMME : Laisse la demoiselle tranquille. C'est ici que ça se passe.

ERWIN (le regard fixé sur Elle) Lorsqu'elles deviennent velues.

Alors là, toutes voiles dehors. - Vous n'y comprenez rien.

PREMIERE FEMME : Le vieil imbécile.

DEUXIEME FEMME : Tu t'imagines peut-être que tu es beaucoup mieux ?

TROISIEME FEMME : Santé, Erwin.

ERWIN : ^{Ca)} Suffit maintenant. Vous toutes. Maintenant j'ai une conversation avec la demoiselle.

DEUXIEME FEMME : Et moi je rentre à la maison. (Elle va vers les serveurs)

TROISIEME FEMME : Santé, Erwin.

PREMIERE FEMME : J'offre encore un verre de vin.

ERWIN : Quarante ans le même os. Sifflez votre vin toutes seules, tas de trous du cul. (Il hurle) L'addition !

PREMIERE FEMME : C'est mon tour pourtant cette fois.

ERWIN : Entre nous, mademoiselle, elles ont déjà toutes des

toiles d'araignées entre les jambes. Et pour vous, ça ne sera pas mieux, pas d'un poil.

Erwin s'en va. Les trois femmes d'un certain âge éclatent d'un
rire ^{très} perçant, comme si elles étaient soudain unies. Elle et Lui
sortent en même temps leur argent. Tous les deux, mais chacun
pour soi, semblent avoir peur de ces femmes. Ils payent et
s'en vont...

3

...vers le piano. A côté se trouve sa jolie petite table an-
cienne. Il s'assoit au piano et en relève le couvercle.

ELLE (avec lassitude et rapidement) : Plus maintenant.

Il referme le couvercle du piano sans commentaire. Elle va
chercher du vin et des verres : pleine de colère contenue,
muette et querelleuse. Elle débouche la bouteille, remplit
les deux verres, vide de manière décidée la moitié de l'un
d'eux - tout cela avec un petit peu trop d'ostentation, comme
si elle voulait démontrer quelque chose, mais avait absolument
oublié quoi.

Le pianiste de jazz virtuose, célèbre pour la dureté
de ses attaques. Je ne peux plus entendre ça.

LUI : Tu n'en avais jamais assez/ autrefois.

ELLE : Autrefois.

Alors on n'en avait jamais assez.

Alors tu en voulais toujours plus.

Alors tu chantais évidemment jadis la reine de la nuit.

LUI (sèchement) Et puis au lieu de quoi tu as fait de moi un
pianiste domestique.

ELLE : Alors est-ce que je dois, ma vie durant, avec ma voix

qui de très loin n'a pas tenu ses promesses, renforcer les chœurs ? Imagine-toi : un jour, tu es assis, là, et obscurément une idée te vient : peut-être que t'es plutôt une petite nature. (Le mettant un peu en cause) Tes capacités artistiques sont vraiment un peu ridicules. Tu as les talents d'une demoiselle...

LUI : Arrête un peu avec ces vieilles histoires.

ELLE : Le rêve s'est alors très vite dissipé. (Imitant le ton et les gestes de la vieille) Santé, Erwin !

Mon dieu, si seulement je prenais de l'âge. Des poils noirs et hérissés te poussent sur le visage et des taches brunes se forment sur tout ton corps. Alors, naturellement, on devient conciliant - santé Erwin ! - A cet âge-là tu ne seras plus au sommet. Vraiment.

Elle boit de nouveau un bon coup.

Il y a longtemps que tes espoirs sont morts et enterrés.

LUI : Ne bois pas tant.

ELLE : Maintenant, pour dormir, je me chante moi-même ma chanson. Pour ça, y a pas besoin d'un piano. Ni d'un musicien. Et en tout cas pas de toi.

(D'un ton décidé, et en même temps pas du tout convaincant) Le piano doit partir le plus vite possible. (Elle boit) La mélodie vient de m'échapper. Mais ça va passer.

LUI : Je ne t'ai rien promis.

ELLE : Parce que tu ne promets même pas ce que tu ne peux pas

tenir. Non, tu ne peux absolument plus rien promettre. Simplement jouer du piano et surveiller les petits enfants.

Une seule fois un beau mensonge de ta part.

Je me serais roulée dans l'herbe comme une gamine.

LUI : Pourquoi mentir. Nous sommes des adultes.

ELLE : Au moins, ça aurait été alors vraiment une triste bouffonnerie. Comme ça, c'est vrai, c'était déjà bien. Mais je ne suis pas devenue heureuse. Les mensonges sont si amusants. Et ils font plaisir. La peine que tu aurais dû te donner. Un effort d'imagination pour moi. Ça aurait été le plus haut ~~le plus haut~~ des sommets effilés.

LUI : Mais si ce sont des mensonges.

ELLE : Il faut enjoliver la vie, mon très cher.

LUI : J'aime mieux m'en aller maintenant. Si tu commences à me donner du "très cher"

ELLE : Fous le camp.

LUI (en s'en allant) A bientôt.

ELLE : Et qu'on ne te revoie plus.

4

La nuit. Et maintenant Elle est seule. Devant elle, une bou-
teille (de vin) et une (autre) presque vide.

ELLE (Absolument pas d'un ton larmoyant ; rageuse, ironique,
avec l'étrange connaissance de soi des personnes ivres.)

Je suis sur un sommet. Moi. Et un sommet.

Un sommet et moi.

C'est la cime.

Seule naturellement. Sur les sommets on est toujours
 tout seul.

Et on respire la solitude et un air souverainement froid.

Ca fait des petits glaçons au bout du petit nez.

Mon petit trésor, pas touche les sommets.

Tes muqueuses ne sont simplement pas faites pour les
 sommets.

On veut d'abord prendre les sommets d'assaut et glousser
 et danser et transpirer. Et puis la crainte que le sol
 ne se dérobe. C'est ainsi.

L'obscurité se fait sur la scène.

5

Les tables de café. Elle et l'Amie sont assises à la "table d'hôte". qui à part elles est vide, là où dans la scène 2 étaient assises deux des trois femmes. Les serveurs sont de nouveau assis - on doit avoir l'impression que c'est comme toujours - à leur table, pliant des serviettes en triangle et les empilant. L'^Amie boit du chocolat. Elle un verre de vin.

ELLE : Cette peau brune, ratatinée. Comment peut-on boire quelque chose comme ça ?

L'AMIE : Arrête de voir ~~de~~ la pourriture partout.

ELLE : De la pourriture. C'est ça. Quelque chose de mou, d'écrabouillé. Et de la vermine blanchâtre dessus.

L'AMIE : C'était une histoire passagère. Dès le début. Et tu le savais.

ELLE : Au début j'en ai vu la fin.

Ensuite je n'ai plus voulu la voir. Une fin, il faut dire, il n'y a pas de quoi rire.

L'AMIE : As-tu vendu le piano maintenant ?

ELLE : Les gens de nos jours n'ont aucune idée de ce que c'est qu'un piano.

S'étonnent des cordes cassées.

Ca me fatigue.

L'AMIE : Fais réparer les cordes et fais venir un bon accordeur. Le son est comme neuf après.

ELLE : J'ai rêvé que nous étions mariés. C'était beau. Et voilà que l'enfant à peine là était déjà mort. Et une femme était à la cérémonie. C'était une parente éloignée et elle racontait des histoires compliquées de mauvais jours et d'années sur un bûcher avec un homme qui n'était ni chèvre ni bouc. Mais c'était son mari. Il se serait alors tout simplement jeté sur moi. Et j'aurais fait ça et d'autres auraient eu des ennuis et elle ne supportait plus aucun rapport avec son mari.

L'AMIE : Tu vas te rendre folle.

ELLE : La parente éloignée était en fait sa femme.

L'AMIE : Dans ton rêve.

ELLE : J'étais comme vitrifiée.

L'AMIE : Tu as l'esprit tordu et bouché.

Allons nous promener.

ELLE : Donner à manger aux cygnes. Il ne me manquait plus que ça.

L'AMIE : Alors reste plantée là jusqu'à ce que tu prennes racine.

ELLE : On ne prend pas si vite racine.

Fais-moi l'amitié de m'accompagner chez moi. Je ne veux pas être seule.

L'Amie lui passe presque tendrement son index sur l'arête du nez. Elles paient et s'en vont...

6

...et reviennent et elles s'assoient à sa belle petite table ancienne, sur laquelle il y a des cendriers déjà pleins et un verre de vin pour chacune. Au-dessus, un nuage de fumée, comme si elles étaient assises là depuis déjà des heures.

L'AMIE : Mets-toi au lit maintenant. Il est tard. Et il y a répétition demain matin. Si tu continues à picoler et à fumer, tu n'auras pas de voix.

ELLE : Dans ce choeur ma voix n'a pas d'importance. Je remue ma gueule, sans sortir un son, avec la reconnaissance du ventre.

L'AMIE : Tu as toujours aimé les motets.

ELLE : Des motets, des motets. Rien que le mot déjà. Je ne peux pas chanter tout le temps : "Ei willkommen, ei willkommen".

Un opéra au moins, si y faut vraiment qu'on répète. Plein d'imagination effrénée.

Qui vous arrache à votre vie d'illusion.

Elle s'allonge sur son lit, sur lequel le soleil se couche, et est aussitôt plus éveillée.

Ca sent le céleri, ici.

L'AMIE : C'est vrai. Le céleri-branche.

ELLE : A quoi penses-tu encore.

L'AMIE : Une fois tu trouves l'opéra insupportable et tu ne jure que par les madrigaux...

ELLE : C'étaient des opérettes. Celles qui vous transportent, entraînant et charmantes.

L'AMIE : Ensuite, pendant des mois, il faut absolument que ce soit le requiem. Tu veux chanter et tu veux pas. Tu veux vendre et tu veux pas. Tu dois te décider.

ELLE : Je veux les deux.

Une fête où on ne fête rien. Ça devrait être beau une fête comme ça. Tous font des gestes amicaux, mais qui sont différents des nôtres.

Une belle pagaille. Histoire de rire. Quelques têtes de mondaines chantent les lamentos. Avec le sourire niais des enfants sur le visage. Le réverbère isolé et le vieux chien jouent un rôle important. Un enfant qui joue et un enfant qui dort. Une ombre et un cri de derrière les coulisses. Et beaucoup de ravissantes petites créatures. Elles gloussent en chœur de manière provocante, par petits groupes, et font des mouvements gracieux avec leurs tendres petites cuisses et leurs pieds légèrement cambrés. Blanc sur blanc.-

Quand ce sera fini, ce sera comme si j'avais été roi pour une minute. - Silence.

Ca sent toujours le céleri ici.

Nous ne faisons que chanter sans arrêt les mêmes choeurs.
Tu peux y aller tranquille, si tu veux encore rester
en voix pour ça.

C'est sûr, chacun doit vivre de quelque chose. Et chan-
ter n'est pas encore ce qu'il y a de pire. Mais ça
n'est pas mieux non plus.

L'AMIE : Je suis ^{si} fatiguée maintenant.

ELLE : Oui. Alors.

L'Amie s'en va. L'obscurité complète se fait sur la scène.

7

La scène est dans l'obscurité. Elle est seule et s'avance vers le public.

ELLE : La chance n'est plus avec moi.

Une éternité, c'est trop long pour moi.

C'était de nouveau un de ces étés très chauds avec des éclairs de chaleur. Il y a des nuées de moucheron d'orage. Ça expulse les souvenirs qu'on a de quelque chose d'ancien, d'unique, et des désirs sans contenu. Il faut que le diable s'en mêle, pour qu'on croie ^{maîtriser} ~~dominer~~ la parole légère. Tout le jour il fait beau temps, un beau temps qui ne se soucie pas de nous. Les escargots d'été rampent tout au long des jours desséchés. Les chats aveugles crient vers le soleil. - Je chancelais, comme un oiseau ébouriffé qui bat de l'aile, dans des nuits où le temps s'écoule~~nt~~ sans mesure. Vous connaissez l'aveuglant éclat nocturne des couleurs. Il fait tomber les étoiles vers l'horizon. On vient, on entre; ^u ~~un~~ autre homme vient et entre lui aussi. Je pense que je ne pourrais plus jamais dormir, ni cette nuit, ni la suivante ni aucune autre.-

Alors une femme s'assoit à côté de lui, tout à fait tendre et douce, une petite plume, ses yeux sont si

clairs que les papillons de nuit devraient s'y poser.

Je le vois l'embrasser, et passer la main dans ses cheveux, ses cheveux qui bruissent, de toute façon, ~~quand~~
^{rien} ~~on ne fait~~ ^à que les regarder.

C'était sa femme naturellement.

Je me suis fourré dans la gueule de l'automne, on dirait.

II

8

L'après-midi, près du piano. L'acheteur a réellement déboutonné sa chemise jusqu'à la ceinture. Une lourde chaîne d'argent pendouille sur la toison de sa poitrine.

L'acheteur joue avec puissance en appuyant à fond sur la pédale un morceau de bravoure de Chopin, vraiment pour briller.

ELLE : Arrêtez pour l'amour du ciel.

L'ACHETEUR : Vous le voyez vous-même, il ne vaut plus rien.

ELLE : Evidemment. Quand on ne sait pas en jouer.

L'ACHETEUR : Je suis professeur de piano à la Société de musique...

ELLE (venimeuse) : Ca s'entend nettement.

L'ACHETEUR : et je cherche un piano d'occasion pour un élève.

ELLE : D'occasion, il l'est. On peut pas dire le contraire.

L'ACHETEUR : S'il était simplement désaccordé. Mais la pédale aussi est totalement inutilisable.

ELLE (toujours avec hostilité) : Vous avez pourtant joué plein gaz tout à l'heure.

Il ne faut pas vouloir tout noyer dans une molle bouillie sonore, et surtout pas les ^{notes} tons clairs, aigus, argentins^{e)}.

L'ACHETEUR (sans se laisser détourner) : Deux cordes sont cassées.

ELLE : Quand on est professeur de piano, on ne peut pas aller jusqu'à ^{claques} briser les cordes. -

Il pouvait le faire.

L'ACHETEUR : Qui ?

ELLE : Et le son que rend...

L'ACHETEUR : Excusez-moi. Votre piano, précisément, ne ^{sonne} ~~prend~~ plus ~~le son~~.

ELLE : une corde qui casse et lâche.

L'ACHETEUR (comiquement didactique) Aucun artisan, qui en soit vraiment un, ne détruit ainsi son outil de travail. Pas même pendant les révolutions. ^{Celui qui massacre} ~~Qui ruine~~ un piano / n'a pas mérité de piano.

ELLE (irritée) : C'était un pianiste hors pair. Y a rien au-dessus. Il a exécuté ici des traits clairs comme de l'eau de roche. Et il a démoli des pianos par pur plaisir. Sérieusement.

Et c'était...

L'ACHETEUR (cérémonieux) : Dans ces conditions, je puis...

ELLE : C'était beau à voir, voulais-je encore dire. -

D'un ton décidé. Le piano doit partir. Mais vous d'abord. Vous, professeur de piano, vous. Mais vous n'avez pas du tout besoin d'un piano. Un magnétophone à cassette, c'est ce qu'il vous faut, à vous et à vos élèves.

L'ACHETEUR : Je puis alors...

ELLE (Elle ne se laisse pas arrêter) : Des cassettes pour les

accompagner en sifflotant. Entre l'oeuf du petit déjeuner et le journal du matin.

Ce piano-là n'est pas fait pour la page d'album, et pas fait pour un élève et pas fait pour la musique qu'on fait en famille à la maison.

L'ACHETEUR : Eh bien je puis...

ELLE : Mais partez donc à la fin. Sans y mettre de formes. Ne pouvez-vous donc pas tout simplement partir?

L'ACHETEUR : Je puis...

ELLE : Vous ne pouvez rien du tout. Vous devez faire ce que vous voulez.

L'ACHETEUR : Je voulais rester cette nuit avec vous. Silence.

ELLE (perplexe, puis se décidant vite) Alors restez.

De très bonne humeur, il retourne dans la pièce et s'assoit au piano.

Ne touchez pas au piano.

Mais restez.

9

Le matin maintenant. Le même décor que la soirée précédente, mais simplement tout est en désordre. L'acheteur est assis tout flapi au piano, elle est assise à proximité en peignoir de bain, avec la gueule de bois, et tous deux boivent de la bière.

ELLE (avec une détermination énergique d'après-boire) : Bon !

Le piano doit partir.

Ne va pas croire qu'il me donnait de l'argent pour ça. ←
Simplement, ça se fait d'avoir un piano. Un piano, crois-moi, c'est tout de même une des bonnes choses de l'existence. -

J'ai maintenant arrêté d'écouter de la musique dès le matin. Provisoirement. C'est exact. Quand la fête est finie, on met les fleurs au frais. Le matin après une nuit de chasse les araignées disparaissent dans leur trou.

Il y en a une dans les chiottes, j'y pense, il faut encore que tu me la tues avant de t'en aller.

Il reste } devant sa bière sans rien dire.

Si tu viens à l'heure de fermeture du magasin, ils te

balacent de l'eau sur les pieds et laissent tomber le rideau de fer. C'est toujours la même chose.

L'ACHETEUR : C'est insupportable ce que tu peux jacasser de bon matin.

ELLE : Ce matin n'a rien de bon. -

Non. Vraiment. Il batifole maintenant quelque part à la mer avec femme et enfants et frictionne les petits corps pour les réchauffer, quand les lèvres sont vraiment trop bleues.

J'ai froid.

Le début est si petit et intime. Mais une fin. Le tout, une merde lamentable.

L'ACHETEUR : Venons-en plutôt au fait. Par dieu, j'achète ton piano.

ELLE : Qu'est-ce que c'est que ces bottines absurdes que tu portes ? Je ne les ai absolument pas remarquées hier.

Elle s'empare de cette planche de salut

Quelqu'un qui a des bottines pareilles n'est pas fait pour un piano.

L'ACHETEUR (comme s'il comprenait quelque chose) : Tu as un attachement personnel à cet instrument.

ELLE (durement et vite) Ce n'est pas un instrument. C'est un piano.

L'ACHETEUR : Bien. Alors je peux m'en aller.

ELLE : Tu ne connais donc personne de raisonnable ?

L'ACHETEUR : Qu'est-ce que tu veux dire ?

ELLE : Et qui cherche un piano. Pour lui seul, et pas pour un élève, et pas pour une femme, et pas pour un fils. Et qui comprenne quelque chose à la tonalité.

L'ACHETEUR (avec un petit sourire idiot) Je t'enverrai quelqu'un. Compte là-dessus. Mais laisse-moi en dehors du coup.

Il s'en va.

10

Les tables de café. Elle, avec l'Amie, à la "table d'hôte".

Le même décor -y compris les serveurs, le chocolat et le vin -
qu'à la scène 2.

ELLE : A cette époque, la promenade à travers les blés était la fin. Simplement je ne l'ai pas su. Seulement un pressentiment avec beaucoup d'angoisses. Je battais déjà beaucoup trop de l'aile. J'aurais dû être enjouée. Avec les cheveux au vent et des propos frivoles. -- Je ne pouvais absolument rien dire. Le blé dressait ses pointes contre le ciel, et je sentais un picotement dans ma main, comme si elle était entre le blé et le ciel. Et tout était si tranquille, et il n'y avait ni comment ni pourquoi.

Elle boit encore une fois un bon coup de vin. La nature est, à proprement parler, une vaste plaisanterie.

L'AMIE : Les souvenirs pâlissent avec le temps.

ELLE : Non. Oh non.

L'AMIE : Et alors il ne font plus mal.

ELLE (irritée) : Et ils font mal tout de même. --

Il m'a offert une fois un coquelicot. Les champs étaient parsemés de coquelicots. Il avait un besoin urgent de pisser, il va vers le bord de la route et me tourne le

dos. Je vois pour la première fois qu'il a les jambes arquées et, d'émotion, j'en ai presque fait une attaque. Alors il était là comme ça, oublié de tout le monde. Et il fait quelques pas dans le champ et il va me chercher un coquelicot.

Silence pénible. L'Amie la regarde incrédule.

Oui, bon. Je lui crié qu'il devait me rapporter un coquelicot. Et quoi qu'il en soit il est allé m'en chercher un, !

L'AMIE (ironique) : Ca au moins. Comme il est bon.

ELLE (à nouveau décidée) : Je vais vendre le piano maintenant une fois pour toutes.

L'AMIE : Tu ne l'as toujours pas vendu ?

ELLE : Mais qu'est-ce que les étrangers ont à faire de mon piano ? Ils vivent heureux et contents dans leurs maisons et ils veulent juste s'accompagner sur mon piano. Pour chanter saouls It's a long way. Dans le vastevaste monde. ^{Ah o)} Quais.

L'AMIE : Veux-tu vendre ou non ?

ELLE : Naturellement je veux vendre. Mais sans toute cette mise en scène : vous jouez vous-même ? Pourquoi voulez-vous vendre alors ? Il ne ^{sonne)} rend pas ~~un son~~ juste ? ^{n'a pas de} Il ne rend pas ~~un beau~~ son ? Les pédales ont ~~du jeu~~ ? ^{ne répondent pas)}

Le bois est mauvais. Il répond trop mollement aux attaques. Ah, vous ne jouez pas de piano ? Comment se fait-il que vous ayez un piano alors ? Réaliser un rêve d'enfant, je comprends. Mais vous n'avez donc aucune idée de ce que c'est que jouer du piano. Entre nous, votre piano ne vaut pas un fifrelin. Silence. Personne ne s'approchera de mon piano.

L'AMIE : Et après ?

ELLE : Jamais au grand jamais. --

Que veux-tu que je fasse du piano sans lui ?

Je sais. Je raconte encore et encore la même histoire.

Des bisous, des bisous. Encore et toujours toute l'histoire depuis le début.

L'AMIE : Ah arrête donc.

ELLE : Mais si un vent se levait. --

Sois gentille et paye aussi pour moi tout à l'heure.

Je veux partir d'ici.

Elle s'en va très vite.

11

Avec le deuxième acheteur près du piano.

2ème ACHETEUR (avec un air entendu) ; Il ne s'agit pas du piano.

ELLE : Il ne s'agit que du piano. Et de quoi d'autre sinon.

2ème ACHETEUR : Très bien. Alors jouons la petite comédie.

Qu'est-ce que vous proposez ?

ELLE : Je n'ai aucune idée des prix pratiqués.

C'est la première fois que je fais quelque chose de ce genre.

2ème ACHETEUR (apaisant) : Il y a un début à tout.

Va nous chercher à boire.

ELLE : Depuis quand vous me tutoyez ?

2ème ACHETEUR : Excusez-moi. Je ne voulais pas me montrer si familier ^{avec vous} Madame. Mais c'est ce qu'on dit dans des cas pareils.

ELLE : Voulez-vous du vin ?

2ème ACHETEUR : Mais toujours.

Elle ^{s'en} va. Il reste seul un court instant - plein d'une stupide suffisance. Ensuite la scène habituelle - déboucher les bouteilles, apporter les verres et les remplir. Ils boivent.

ELLE : Est-ce que je comprends bien - mon piano ne vous inté-

resse pas le moins du monde ?

2ème ACHETEUR : Venons-en donc au fait.

ELLE : Vous voulez en venir au fait, et à mes yeux tout va de travers. Dans ma tête descendent des nuages et de stupides vagues et des petits corps d'enfants et le diable sait quoi. Désamparée. Si vous ne voulez pas du piano...

2ème ACHETEUR : ^N Nous pourrions parler de votre piano plus tard.

ELLE : ^{EC} ~~Je~~ maintenant ?

2ème ACHETEUR : Vous êtes une femme attirante. Vos charmes éclipsent votre piano, si je peux m'exprimer ainsi.

ELLE : Vous feriez mieux de disparaître.

2ème ACHETEUR : J'aimerais pourtant bien rester près de vous.

ELLE (obstinée) : Vous ne voulez vraiment pas du piano ?

2ème ACHETEUR (décidé) : Ne fais donc pas de cinéma maintenant.

ELLE (soudainement) : Alors mets-toi au lit. --

résignée et ironique. "Allons dormir" dit le poète et il mourut.

2ème ACHETEUR : Ce n'est pas précisément engageant.

ELLE : Tu as des écailles sur les yeux.

Le deuxième acheteur s'allonge tout habillé sur le lit

Oui. Vraiment.

Elle s'allonge, tout habillée aussi, à côté de lui. Silence.

Puis - en hésitant.

Il s'est endormi avec la tête posée sur le bras.

Avec le bout des doigts sur les lèvres, il m'a long+ temps écoutée. Jusqu'à ce qu'il dorme encore, ^{tout} simple-ment. Il dormait de façon si discrète.

C'est la nuit maintenant et je fais en sens inverse le chemin du jour. --

Va-t-en donc à la fin.

2ème ACHETEUR (presque avec douceur et comme menaçant en même temps) Je reste près de toi.

ELLE : Mais ça ne sert à rien.

L'amour, c'est d'un kitsch. Silence.

Les photographies des bords domestiqués de la mer...

2ème ACHETEUR (impatienté) Et alors qu'est-ce qu'il y a ?

ELLE : Maintenant il dit à d'autres femmes comme elles sont belles. C'est pourtant bientôt l'hiver.

2ème ACHETEUR : Ne parle pas continuellement de mon prédécesseur.

ELLE (elle s'assoit, indignée) Tu n'es pas son successeur. Ne te mets pas ça dans la tête.

2ème ACHETEUR : Fais pas de cinéma. Je te le dis pour la dernière fois.

ELLE : Fous le camp.

2ème ACHETEUR (il lui donne une gifle) Je suis pas un paratonnerre. Tes peines de coeur, tu les évacues ailleurs.

Il lui en colle une autre. Et fais pas tes yeux ronds.
Et si je peux te donner un conseil, touche plus au
commerce des pianos. Tes cordes sont trop délicates,
mon petit coeur.

Il s'en va.

12

Les tables de café. Les mêmes serveurs pliant des serviettes, la même table d'hôte. L'Amie est déjà assise devant son cacao. Elle arrive ensuite, avec un oeil au beurre noir et passablement éméchée.

L'AMIE (horrifiée) Quelle tête tu as !

ELLE (détachée et d'un air naturel) : Quelqu'un a piqué une colère.

L'AMIE : Bon sang, fais attention à toi. Tu es sur une drôle de pente.

ELLE : Je préfère ça à votre tranquillité d'encroûtés.

L'AMIE : Ta place n'est pas là.

ELLE (de plus en plus irritée) Où est-elle alors ? Où ? Autour de moi, tout le monde est généreux et froid et on ne cogne pas. Tout baigne dans l'huile. Vous pouvez même comprendre les quelques malades auxquels votre insouciance n'est pas communicable, à aucun prix. J'ai besoin d'une eau-de-vie.

L'AMIE (un petit trop compréhensive) : eau-de-vie de grain ou de fruit ?

ELLE : De grain. Naturellement.

De grain.

L'Amie commande l'eau-de-vie.

Des chardons séchés d'ornement. C'est tout ce qu'il y a autour de moi. Et de la fougère étiolée. On rêvasse tellement pour soi seul. -- Silence.

Qu'il me sacrifie si obligeamment. Pour une visite des beaux-parents et pour maintenir l'humeur de sa femme.

Elle est exactement aussi calme et douce que vous.

Elle ne peut rien savoir. On n'a pas le droit de brusquer une femme bien-tempérée.

Sur le piano, chez moi, il a donné des coups de poings.

Et puis à mon tour il m'a repoussée. Je ne comprends toujours pas aujourd'hui et ne veux pas comprendre.

L'AMIE : C'est exactement ça. Tu ne veux pas sortir de ta misère.

p 28
ELLE : Mon dieu. Ne me fais pas maintenant le coup de la psychologie. Dans une minute tu vas en plus me recommander une thérapie. Dynamique de groupe si possible. Elle cite . Dans deux minutes nous crierons de toutes nos forces pour expulser la souffrance de notre âme. Ici personne n'a besoin de se gêner. Nous avons tous mal. Mais il n'est pas nécessaire que nous ayons mal, si simplement nous apprenons à vivre avec notre souffrance. Alors crions ensemble. Un deux trois allez. Merci. Relaxation. Furieuse. Jusqu'à ma fin bienheureuse, j'af-

firme catégoriquement qu'une joie partagée est une moitié de joie. Qu'un amour chante et s'élançe et fait taire les scrupules et ne se contente pas ce ce qui a toujours déjà été convenu à l'avance, comme une vieille femme fripée et avare.

L'AMIE : Pour l'amour de Dieu, fais donc plus attention à toi.
Je pourrais vendre ~~He~~ piano pour toi.

ELLE : Ce serait encore ~~He~~ plus beau. Elle commence à chercher fébrilement de l'argent. Je ne supporte plus cet endroit.

L'AMIE : Garde ton argent.

Pars tranquille.

ELLE : C'est bon.

Bien alors.

Elle titube un peu en s'en allant. . . .

13

Entre le lit et le piano un représentant en assurances d'un certain âge avance d'un pas hésitant.

LE REPRESENTANT : Bonjour. Vous êtes...

ELLE : Entrez toujours, entrez toujours. Je suis au courant. Il s'agit, pour ainsi dire, du piano. Elle glousse. Un peu de courage. Approchez-vous. Elle chuchote. On ne vend pas un piano sous la porte.

LE REPRESENTANT : Pardon. Mais ...

ELLE : Vous n'avez pas besoin de vous excuser. Vous n'êtes pas le seul. Elle l'examine. L'âge n'est pas déterminant pour jouer du piano. Elle glousse de nouveau.

LE REPRESENTANT : Je ne m'y connais pas du tout en pianos...

ELLE : Ca ne fait rien. Le piano, ça n'est vraiment pas si compliqué que ça.

LE REPRESENTANT : Les pianos sont du mobilier. Ca n'est pas mon domaine. Pour ces choses, mon collègue de l'assurance mobilière est...

ELLE : Celui-là peut venir aussi.

LE REPRESENTANT : Il s'agit, pour moi, de vous assurer des revenus pour vos vieux jours.

ELLE (perplexe) : Quoi ? C'est une proposition de mariage ou quoi ?

LE REPRESENTANT : Je sais, vous êtes jeune encore, et vous ne pensez pas à vos vieux jours.

ELLE : Qu'est-ce que ça peut bien vous faire, mes vieux jours, à vous spécialement.

LE REPRESENTANT : Vous feriez mieux de vous assurer. Il commence à fouiller dans sa serviette. Vous êtes choriste dans le chœur de la radio...

ELLE : J'ai aussi travaillé à l'Opéra National...

LE REPRESENTANT : ...et vous gagnez sûrement...

ELLE : Je ne me suis jamais soucié d'argent.

LE REPRESENTANT : ...chaque mois une jolie somme. Mais si vous attrapiez une maladie, du larynx par exemple...

ELLE : Oh là là, me fais pas un numéro aussi pontifiant.

LE REPRESENTANT (irrité) : ...et que vous étiez par conséquent dans l'incapacité de faire votre travail, vous recevriez une moyenne de, admettons...

ELLE (elle s'assoit avec beaucoup de maladresse et prend une pose suggestive.) Où se trouve donc chez moi la moyenne, hein ? Maintenant je suis vraiment curieuse.

LE REPRESENTANT : Disons, deux cent cinquante --

ELLE : Un mois a trente jours. Deux cent cinquante par trente, ça ferait, en arrondissant, huit marks par jour.
Just like Djakarta, dit le matelot après la septième femme et s'effondra à bout de force sur le sol.

LE REPRESENTANT : Quoi ?

ELLE : Assez d'âneries maintenant.

Revenons au piano.

Elle va vers le piano et s'allonge sur les touches.

Entends-tu ? Elle s'étire comme elle peut sur les touches. Si c'est pas de la musique ça. Elle fait les mouvements du coft et laisse tomber lourdement son derrière en rythme sur les touches. Ecoute-moi ça. Elle se démène pas mal. Ca c'est de la musique avec de la vie dedans, hein ? Elle maltraite le piano avec un plaisir visible. Mon vieux alors là on n'en croit ni ses yeux ni ses oreilles rien que de rien que de. Elle cesse soudain. Ne reste pas planté comme ça.

LE REPRESENTANT : Oui.

Mais.

ELLE : Quoi mais ?

LE REPRESENTANT : Vous n'avez tout de même pas besoin de faire ça.

ELLE (elle saute du piano, agressive) : De quoi je n'ai pas besoin. Dis tout de suite de quoi je ne dois pas avoir besoin. Je n'ai pas besoin d'histoires de vieux messieurs au rancart. Qu'on m'écrive la musique, ça je n'en ai vraiment pas besoin. Parce qu'en fait j'ai besoin de tout, de tout.

LE REPRESENTANT (dans l'attitude d'un père de famille) Il s'agit bien d'assurances. Professionnel. Vous devriez vous assurer. Contre toute éventualité. Elles surgissent toujours. Et après on y est.

ELLE : Qu'est-ce que ça peut bien vous faire ma sécurité ? Tu n'as effectivement pas besoin d'un piano. Seulement de revenus pour tes vieux jours. Mon garçon, quand tu seras depuis longtemps sous terre, le piano sera encore là.

Tu n'obtiendras pas le moindre mark de moi. --
File maintenant avec ta sécurité.

Il s'en va très vite. Elle lui gueule après.

Comme si tu valais mieux. Mais vous êtes tous pareils.
Ivresse exaltée sous la table.
Et sur la table le règlement.

14

Du côté des tables de café, il faut créer l'atmosphère d'un bar à putes de troisième catégorie, au moyen d'une musique et d'un éclairage appropriés, de photos de nus ou éventuellement de films pornos projetés n'importe où sur le décor. A la place des serveurs occupés à plier des serviettes et à leur table, est assise une femme maquillée et habillée de manière appropriée. Elle indique à deux ou trois hommes entrant l'un après l'autre au cours de la scène avec de grands chiens de berger une direction dans laquelle ils disparaissent ensuite. Après quoi, elle regarde mécaniquement l'heure et prend des notes. A la "table d'hôte" des scènes précédentes, Elle est assise avec une bruyante tablée d'hommes. L'un des acheteurs du piano est là aussi.

ELLE (remontée) : C'était un type très chaud. Les chambres d'Heligoland. Là j'y retournerai. Elle appelle .
L'addition, s'il vous plaît...
Elle constate que son porte-monnaie est vide.
 Nom de Dieu, où est mon argent !

LE GARCON : On connaît. Ca nous plaît beaucoup.

ELLE : J'avais pourtant bien quelque chose tout à l'heure.

ler HOMME : Avec toi, il y a toujours quelque chose de bon à prendre.

Les hommes rient.

ELLE : Toi, je t'ai prêté un billet de vingt, tout à l'heure.

2ème HOMME : Exact. Il y avait encore tout un gros tas de billets dedans.

ELLE : Qu'est-ce que je dois comprendre. Quelqu'un vole ici.

LE GARÇON : Toujours la même chose. Jeune fille, sors ton argent, si c'est toi qui as invité.

ELLE : Salauds. Mais je n'ai plus rien pour bouffer. Pourquoi me l'avoir pris à moi ? Prenez le donc à ceux qui font du feu dans leurs cheminées avec des billets de cent. Toujours les petits et en plein visage. Je chante à me briser les cordes vocales, et vous me tirez mon fric.

(Elle crie.) Qui a mon argent ?

Recherches et protestations d'innocence et assurances et volonté d'apaisement générales.

ELLE (au garçon, en essayant d'être à l'aise) : Il n'y a plus d'argent. Il n'y a plus rien.

Et on ne le retrouvera plus jamais.

Et pour-fêter ça, j'en boirais bien encore un petit.

3ème HOMME : Deux bouteilles de champagne et des verres pour tous.

LE GARÇON : Qui paye ?

3ème HOMME : Je paierai, t'en fais pas. Amène le champagne.
Allez.

Un léger trouble autour de la table.

ELLE : Il n'y aurait pas tant de mensonges ici. La vie serait différente, ici. Je pourrais de nouveau mourir de rire. Des poulets effarouchés, voilà ce que vous êtes. Pour des coqs vous êtes vraiment pas à la hauteur.

La première bouteille est débouchée et les verres remplis.

Santé. Anous tous ensemble.

Tous, à l'exception d'un seul, lèvent leur verre et boivent.

Pourquoi ne bois-tu pas ?

Il sourit sans un mot.

Ne souris pas bêtement comme ça. Santé, Erwin ou comment tu t'appelles.

Je bois maintenant à ta santé.

Il continue de sourire sans un mot.

Ca te l'a coupée. Je comprends ça. Une gigantesque
plaisanterie, tout ça.

Ne t'en fais pas. }

On s'en remet.

Mais à ta santé maintenant.

p 34

Il continue.

Bois avec moi maintenant et ne fais pas comme si tu a-
vais avalé ta langue.

1er HOMME : C'est pas sa langue qu'il a avalée, c'est les
billets.

Rires.

2ème HOMME : Ouvre ta gueule.

ELLE : Laissez-le donc tranquille. Laissez-le.

2ème HOMME : Ouvre-la.

Ils se jettent sur lui. Ils le tiennent solidement. les bras
écartés, comme une figure de saint.

2ème HOMME : Ouvre ta gueule.

ELLE (Elle hurle comme une hystérique) : Ferme ta gueule.

Ne te laisse pas achever.

Viens avec moi.

Ferme ta gueule, bon dieu...

Larmoyante, lorsque les hommes mettent la bouche de l'homme
en sang en voulant la lui ouvrir de force.

... et viens avec moi...

Les hommes retire les billets de la bouche de l'homme. Ils
jettent vers Elle les billets barbouillés de sang.

III

15

La scène est dans l'obscurité. Elle est seule, et s'avance vers le public.

ELLE : Je veux vous dire que j'^{'ai pris}~~ai pris~~ ~~part~~ à un nouveau départ. Sans le faire exprès j'ai pensé tout le temps à ces histoires qui s'enchaînent les unes aux autres sans début ni fin. Mais trop longtemps. Rester assise là et fabriquer des histoires dans lesquelles tout s'articule bien - je me suis ménagé ainsi pas à pas une solitude que vous connaissez, vous aussi. Oh, ça n'est pas le calme tranquille que nous nous figurons en rêve sur les hauts sommets et qui se répand sur nous, un sourire d'enfant ? Nous restons en bas dans les rêves. Les petits diables vous regardent du dehors par la fenêtre, je ~~peux mes idées~~^{redite} et tremble et j'entends les anciennes mauvaises chansons qui font du lointain quelque chose de petit. Puis, le cas échéant, je vois de vieilles femmes, je les vois relever sans gêne leurs jupes pour montrer leurs jambes, avec les veines bleues, violettes, et les vieillards ridés comme des fronces de rideaux avec le coup d'oeil rapide et concupiscent.

Tout cela mène on ne sait où, et c'est là que je veux aller. C'est seulement quand je serai là-bas que je saurai que mes rêves ne m'ont pas accompagnés^{e)} assez loin. Là ce sera un été qui me fera entendre l'air. La chicorée sauvage et les anciennes histoires seront brûlées. Grondement, chuchotis ou convulsion - toute plainte serait desséchée et je ne serais heureuse de rien d'autre que du temps très chaud, ou comment dois-je dire.

Mais c'est peut-être un hiver là-bas, un froid blanc sur blanc, au point que mon visage s'immobilise. Alors le lointain s'approche de quelques mètres et reste à distance. Les arbres seraient éloignés comme ils ne le sont d'ordinaire que dans les livres. Un présent qui a eu lieu deviendrait clair et net et puis disparaîtrait. Les deux auront lieu. Peut-être.

Vous savez à quel point une poule solitaire peut-être inquiétante le soir, juste quand vient la nuit. Alors vous savez maintenant que j'avais tout à fait réellement pris^{s)} un nouveau départ.

16

folie
A côté de sa petite table ancienne. Il est de nouveau là, après assez longtemps, et il essaye, joyeux et désinvolte, de faire comme si tout était maintenant en bon ordre. Il enlève sa veste et il la pose sur une chaise de manière beaucoup trop naturelle. Elle le regarde simplement faire.

LUI : Eh bien, comment vas-tu. Qu'est-ce que tu fabriques ?

ELLE : Je veux m'en aller.

N'importe où.

J'ai besoin d'un calme qu'il n'y a pas ici.

LUI : Qu'est-ce que tu cherches exactement ?

ELLE : Quand j'aurai trouvé, je le saurai.

LUI : Nord ou sud ?

ELLE (*irritée*) : Je ne sais pas. Là où il y a un soleil et une lune. Où le ciel a l'air d'être la mer.

LUI : Plaine ou montagne ?

ELLE : Tu te rends compte de si peu de choses.

Où ça vacille et oscille, où ça...

LUI : Tu as une mine complètement défaite. Je crois que tu dors trop peu.

ELLE (*avec indifférence*) : Ce qui veille, ce qui dort. Bientôt les champs seront déblayés. Avant on rêvait pourtant sans se laisser dérouter et bien d'épingles à

cheveux et d'autours et de corneilles, que sais-je encore. Il y a encore partout de la vie là-dedans. --
Silence. Soudain. Les images médiévales me plaisent.
 Où on dans^e et se saⁱoule et puis gémit. Grosses cuisses
 et gaillardise. Là au moins on extirpe des coeurs et on
 coupe des têtes. On arrache les seins aux femmes.

LUI : Une fois je t'ai embrassé devant l'autel de sainte
 Barbara.

ELLE : ~~Eni~~
 Oui.
 Et alors ?

LUI : Alors rien.
 Simplement...

ELLE : Simplement rien. Rien que rien et rien et encore rien.
 Le petit avant-goût de l'enfer, ça déjà. Mais pour
 l'amour de Dieu pas l'enfer.
 Debout sous une pluie^e oblique et attendre l'amour et
 être presque au bord du désespoir.--
 Les activités de tous les jours, cette chansonnette
 qu'on pousse à l'infini - ça fait s'envoler toute ma
 joie comme de l'ouate.

LUI (s'impatientant) Mais tu mènes pourtant encore joyeuse vie
 à ce qu'on entend.

ELLE : La nuit des hommes usés se glissent chez moi. Naturel-
 lement, ça indigné les voisins.

LUI : Tu es presque chaque nuit dans la vieille ville, me suis-je laissé dire.

ELLE : Il faudra que tu te laisses dire encore de tout autres choses. Je vous entends déjà crier :

Si petit/ et au milieu de son sang. Tout mais pas ça. Je vous vois déjà faire les plans de l'émouvant monument funéraire. En pierre le masque mortuaire de la chère petite tête bouclée. Ah quelle misère que la pierre ne puisse être blonde. Il doit pourtant bien pouvoir se trouver un artiste doué qui fasse frissonner une boucle de pierre au point de faire naître une impression de blondeur.

LUI : Ferme ta gueule. Tout de suite.

ELLE : C'est donc vrai. Tu peux parler raisonnablement. Je n'aurais pas cru ça possible.

LUI : Maintenant ferme ton clapet.-- Doucement. Je ne veux pas te frapper.

ELLE (elle crie) : Mais tu n'arrêtes pas de ~~me~~ frapper.

Le dernier petit morceau de chanson. C'est seulement quand l'enfant est sur son cheval de bois qu'il n'y a pas de musique. Même les étoiles sont simplement pointues.

LUI : On ne peut pas te parler dans cet état.

ELLE : Oui.

Même les rêves ne me réussissent plus.

L'obscurité se fait sur scène.

17

La nuit. Elle est assise avec l'Amie à sa petite table. Toutes deux cassent des noix sans discontinuer et avec application. Leurs mouvements ont quelque chose de ceux d'un oiseau. Et accessoirement leur dialogue se déroule.

ELLE : Ca continue, et je ne sais pas comment. Il vient à l'occasion. Maintenant nous avons des conversations vraiment de gens civilisés :

Quoi de neuf ? Ca marche le travail ? Il est chic ton pullover. Et les enfants, ça va? Merci, moi aussi.

Puis nous couchons ensemble. Quand je me mets au lit à côté de lui, j'ai cette impression que nous devrions nous présenter l'un à l'autre - enchanté, tout le plaisir est pour moi. Et quand il s'en va, je le salue d'un rire amical.

L'AMIE : Et enfin, vraiment, ça ne te blesse plus ?

ELLE (Elle se concentre sur les noix qu'elle casse) : Tu as bien raison. Les personnages qui portent le malheur sur le visage et les voix funèbres, on ne voit plus ça qu'au théâtre. Et je dois vivre.

L'AMIE : Exactement.

ELLE : Le diable avait une fois organisé une fête pour moi. C'était autrefois.

L'AMIE : Oublie cela.

ELLE : Oui.

Pendant qu'elles continuent à casser des noix, le soleil semble se lever sur le lit...

18

Mais l'obscurité s'est aussitôt refaite. Il est venu.

ELLE (Elle le salue encore) : Ca n'en finit pas. —

Mais c'est bien que tu sois là.

LUI : Tu aurais quand même pu y penser. Aujourd'hui il y a toute la nuit du jazz, du rock, du classique. Il y a aussi des poèmes, je crois. Des textes en tout cas. Je joue à la fin...

ELLE : Ah ouais.

(Hargneuse) Ca tombe particulièrement bien. Le pratique joint à l'agréable, ou comment est-ce qu'on dit ? Soudain elle glousse sans raison. Je vais chercher une absinthe.

Comme au bon vieux temps.

LUI (parlant pour changer de conversation) : Le piano est toujours là.

ELLE (indifférente) : Tu as laissé trop de traces derrière toi. Les gens n'en veulent pas tel qu'il est. Elle va chercher l'eau et le Pernod. Comme d'habitude ?

Il rit, elle fait le mélange. Ils boivent.

La paix est-elle maintenant revenue à la maison ?

LUI : On peut dire ça comme ça. Silence.

ELLE : J'imagine ta femme comme quelqu'un de doux et de parfumé.

LUI : C'est exactement ça.

ELLE : Tu ne peux bien sûr toujours pas mentir.

Elle porte sûrement de brillantes toilettes de déesse et l'hiver, autour du cou, une fourrure avec de petites griffes acérées.

LUI : A quoi ça rime ? Aujourd'hui comme avant : la pure jalousie.

D'ailleurs elle a effectivement une fourrure avec des griffes. Un renard noir.

ELLE : Une belle pièce.

J'ai la tête tellement pleine. Le jour, l'air qui bourdonne. La nuit, ça gouille. J'entends continuellement de la musique de piano.

Tu fais des châteaux de sable mouillé avec les enfants, une espèce de Rome disparue avec des couloirs souterrains. Je me tiens pourtant à l'écart. Et je me conduis de manière très humiliante. L'un dans l'autre

LUI : Mon fils, si tu l'avais vu une fois, il t'aurait plu. Tu aurais tout compris.

ELLE : Il a des boucles blondes, je sais je sais, et c'est tout à fait un enfant de rêve. Et chacun ressent une émotion quand il le voit. Elle rit. Le rôti de Satan en costume d'ange.

LUI : Arrête à la fin avec ça.

ELLE : Mon dieu, ta Lisette travailleuse avec les lèvres pleines. Qui a continuellement envie de mourir de rire et n'en est même pas capable. Oui, oui, je sais, rien sur ta femme. ^{Ne p)} Pas la brusquer, c'est son lot. C'est convenu comme ça entre vous.

Vous n'êtes pas de la racaille. La racaille ~~que la~~ ^{la vieille} vieille souhaite voir au diable. Vous n'aimez pas ça.

Tu préfères t'offrir quelques belles plantes d'agrément, qui sont douces et réservées avec leurs ombres ^{brillantes} chatoyantes et le tressaillement impuissant autour de ces sacrés yeux secs et fatigués.

Non, je vais être haineuse. (Abattue) Ça me pèse tellement. Courir aussi loin que je peux voir, voilà ce qui me plairait le mieux. Là où il y aurait le matin une lumière sans cruauté.

Je ne veux plus m'embarquer dans un amour.--

Silence. S'animant soudain pour un court instant. Un type avec une coiffure de femme m'envoie maintenant tout le temps des roses.

Mais le soir je me mets à les voir en noir.

LUI : Qui est-ce?

ELLE : J'aimerais tellement dormir maintenant.

LUI : Et il faut que j'y aille. Tu ne viens pas avec moi ?

ELLE (elle le raccompagne à la porte) J'en ai assez. C'est trop.

Elle lui caresse le visage avec beaucoup trop de tendresse.

Joue bien. Tu dois bien jouer. Au moins.

Obscurité. Elle est seule, et s'avance vers le public.

ELLE : Les jours abjects et la grande angoisse de la nuit. On a fait de nous de petits êtres pathétiques. Qui vieillissent.

Nous méditons sur la vie chatoyante qui aurait dû être un jour la nôtre et nous ouvrons une première bouteille de vin.

Une fois on aurait dit que je tenais ^{, moi,)} le soleil en laisse. Des oiseaux qui criaient me volaient carrément à travers la tête. J'aurais donné le même ton au ciel et à l'enfer et chassé d'un chant l'idée d'être étrangère, comme si cela ne pourrait jamais m'épuiser.

Ca aurait dû être un jour comme au début du monde ou à sa fin ou comme un tout nouveau ⁿ⁾ début, sans pareil. Un nouveau début : une belle idée, mais ancienne.

Le ciel aurait dû tourner sur lui-même et se déplacer autour de la terre. Mais le ciel avait un feu qui se mourait et depuis longtemps un soleil blanc s'était levé. Les soleils blancs n'apportent rien d'autre pourtant que de la pluie. Maintenant je ne veux plus rien avoir à faire avec là-haut. ^{ça} ~~La tête~~ me tourne facilement avec violence sous ma tête.

19

Maintenant elle est de nouveau seule. Elle se couche sur le ^{son}
lit et reste couchée là un certain temps. Soudain elle se lève
et va vers le téléphone.

ELLE (au téléphone) : C'est toi.--

C'est moi. Oui. Viens donc ici.--

Je ne peux pas dormir.--

Toujours la même chose : je suis couchée les yeux ouverts, je ne reconnais personne et je reste muette et je ne peux pas crier et je vois un cercueil ouvert avec le cadavre d'un enfant qui a des boucles blondes et l'air innocent et tend des fleurs au ciel. Je veux crier, le ciel est bien assez beau, même sans tes fleurs. Il a déjà tout le blé. Simplement il n'y a personne pour l'entendre bruire.--

Bon sang, viens donc ici très vite.

Elle raccroche si vite qu'aucune protestation ne peut plus
venir. L'obscurité se fait sur scène.

Dans l'abîme il y a de si jolis endroits.

Qui saura donc qui les oiseaux embrassent.

Ils volent, légers et inexorables, loin là-haut.

La sonnette d'entrée résonne à plusieurs reprises. Elle n'ouvre pas.